



HAL
open science

Vulnérabilité, puissance d’agir et care dans Contours du jour qui vient (2006) de Léonora Miano

Marion Coste

► **To cite this version:**

Marion Coste. Vulnérabilité, puissance d’agir et care dans Contours du jour qui vient (2006) de Léonora Miano. ELFe | Self XX-XXI - Etudes de littérature française des XXe et XXIe siècles, 2020, 10.4000/elfe.1953 . hal-03174112

HAL Id: hal-03174112

<https://hal.science/hal-03174112>

Submitted on 19 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Vulnérabilité, puissance d'agir et care dans *Contours du jour qui vient* (2006) de Léonora Miano

Revue ELFe XX^e-XXI^e, n° 9, « Dire et lire les vulnérabilités contemporaines »

Marion Coste

Marion Coste est docteure en langue et littérature françaises et agrégée de lettres modernes, membre du laboratoire AGORA (Cergy-Pontoise). Elle a suivi en master un parcours intitulé « études de genre et littératures postcoloniales ». Ses travaux de recherche portent à la fois sur les rapports entre littérature et musique (Michel Butor, Pascal Quignard, Louis-René des Forêts) et sur les écrivaines franco-camerounaises Léonora Miano et Calixthe Beyala. Elle a écrit notamment « Les mauvaises mères dans *Femme nue, femme noire* de Calixthe Beyala et *Contours du jour qui vient* de Léonora Miano », pour le numéro 47 de la revue internationale ELA (Etudes littéraires africaines) consacré à Léonora Miano, sous la direction de Catherine Mazauric, ou « Pornographie et féminisme dans *Femme nue, femme noire* de Calixthe Beyala » dans *Nouveaux Imaginaires du Féminin*, dirigé par Sara Calderon, Marc Marti, Florence Salanouve, colloque à l'université de Nice, Sep 2017, (hal-01665782).

Contours du jour qui vient met en scène un personnage quadruplement vulnérable : Musango est une enfant, de sexe féminin, atteinte d'une maladie incurable et évoluant dans une société marquée par la situation postcoloniale. Il s'agira de montrer que Musango passe d'une vulnérabilité passive à une « vulnérabilité habilitante » (Judith Butler, *Le pouvoir des mots : politique du performatif*, trad. Charlotte Nordmann, Paris, Éd. Amsterdam, 2004 [1997] p. 22.), et qu'elle devient ainsi l'allégorie de la vision de Léonora Miano de l'avenir de l'Afrique subsaharienne. La vulnérabilité de Musango est avant tout une vulnérabilité linguistique, construite par les interpellations injurieuses qu'elle reçoit de sa mère. Jetée sur les routes par cette dernière, elle rencontre deux femmes, Kwin et la vieille Musango, qui est peut-être une projection imaginaire de la fillette. Ces deux personnages ont su transformer leur vulnérabilité linguistique en vulnérabilité habilitante, et sont des figures de résilience qui inspirent Musango. La fiction, qui raconte ici la façon dont Musango sort de sa passivité à l'égard de la violence de sa mère en s'appuyant sur sa vulnérabilité, serait donc aussi le moyen de ré-élaborer les rapports de vulnérabilité entre ex-colonisés et ex-colonisateurs, afin de redonner aux premiers leurs moyens d'agir.

vulnérabilité linguistique, vulnérabilité habilitante, care, postcolonie

Contours du jour qui vient features a quadrupledly vulnerable character: Musango is a child, female, suffering from an incurable disease and living in a society marked by the postcolonial situation. The aim is to show that

Musango goes from a passive vulnerability to an “enabling vulnerability” (Judith Butler, *Excitable Speech: A Politics Of The Performative*, transl. Charlotte Nordmann, Paris, Éd. Amsterdam, 2004 [1997] p. 22.), and thus becomes the allegory of Léonora Miano's vision of the future of sub-Saharan Africa. Musango's vulnerability is above all a linguistic vulnerability, constructed by the insulting arrests she receives from her mother. Thrown onto the roads by her mother, she meets two women, Kwin and old Musango, who is perhaps an imaginary projection of the girl. These two characters have transformed their linguistic vulnerability into enabling vulnerability, and are figures of resilience that inspire Musango. The fiction, which tells here how Musango comes out of his passivity towards his mother's violence by relying on her vulnerability, would therefore also be the means of re-elaborating the relations of vulnerability between the ex-colonized and ex-colonizers, in order to give back to the former their means of acting.

linguistic vulnerability, enabling vulnerability, care, postcolony

Léonora Miano

20/09/2020

Léonora Miano est une écrivaine franco-camérounaise dont l'œuvre est reconnue par de nombreux prix littéraires, en France comme au Cameroun. La question de la mémoire subsaharienne, y compris dans ce qu'elle a de plus difficile comme l'esclavage et la colonisation, s'ouvre sur l'exploration des quêtes identitaires contemporaines, de personnages subsahariens qui se débattent dans une Afrique des indépendances qui ne tient pas ses promesses, ou de personnages afropéens, qui négocient sans cesse une identité que Miano appelle « frontalière ». *Contours du jour qui vient*¹ appartient aux romans qui se déroulent en contexte subsaharien et qui proposent une vision très pessimiste de l'Afrique d'après les indépendances, ce qui est souligné par de nombreux critiques : Alice Delphine Tang lit dans cette œuvre « l'inefficacité des indépendances autant que le manque de responsabilité des nations postcoloniales² » et considère que l'Afrique dépeinte par Miano est une « Afrique malade de ses enfants³ ».

Contours du jour qui vient de Léonora Miano raconte l'histoire de Musango, une petite fille que sa mère chasse et qui erre à travers le Mboasu, pays imaginaire d'Afrique subsaharienne. Le texte est un récit à la première

¹ Léonora Miano, *Contours du jour qui vient*, Paris, Plon, 2006.

² Alice Delphine Tang, introduction, dans Alice Delphine Tang (dir.), *L'œuvre romanesque de Léonora Miano, Fiction, mémoire et enjeux identitaires*, Paris, L'Harmattan, 2014, p. 14.

³ *Ibid.*, p. 11.

personne prêté à Musango, entrecoupé d'adresses à la mère par laquelle la protagoniste a été persécutée et reniée. Ce livre met en scène un personnage quadruplement vulnérable : la protagoniste est une enfant, de sexe féminin, atteinte d'une maladie incurable et évoluant dans une société marquée par la situation postcoloniale. Le roman souligne en effet l'emprise des « églises de l'éveil », qui exploitent une population misérable. En effet, Musango découvre au fil de son itinéraire que l'une de ces églises de l'éveil alimente un réseau de proxénétisme et abuse sexuellement et financièrement de la misère de certaines jeunes femmes ; le roman met aussi en scène à de nombreux moments la façon dont le discours de ces églises vient nourrir la violence⁴. Je proposerai l'hypothèse selon laquelle la vulnérabilité de Musango est aussi une vulnérabilité linguistique, telle que la décrit Judith Butler dans *Le Pouvoir des mots*⁵. Comprendre ainsi cette vulnérabilité permet au personnage de la transcender et d'en tirer une forme de pouvoir d'agir. En effet, une fois celle-ci surmontée, Musango devient capable de s'affirmer, malgré la maladie, l'enfance, le genre et le contexte violent dans lequel elle évolue.

Selon Sandra Boehringer et Estelle Ferrarese⁶, la vulnérabilité féminine est souvent considérée comme une situation qui prédispose les femmes à être maltraitées et soumises à la violence, violence contre laquelle, en tant qu'êtres vulnérables, elles sont censées ne pas pouvoir se défendre : le concept contribue alors à réduire la capacité des femmes à réagir. L'utilisation féministe du concept de vulnérabilité consiste au contraire à considérer la situation de vulnérabilité comme le moyen d'accéder à l'autonomie et à la puissance d'agir⁷, notamment à travers la capacité au *care* tel que l'ont théorisé les féministes afro-américaines d'après Patricia Hill Collins⁸. Judith Butler reprend cette transformation de la vulnérabilité en « puissance d'agir » d'un point de vue linguistique : en étudiant les discours de haine, elle montre que l'interpellation, injurieuse ou non, constitue le sujet linguistique et lui donne ainsi, paradoxalement, la puissance de réagir comme il l'entend. C'est parce qu'on est visé par une interpellation qu'on peut être constitué comme sujet, c'est-à-dire devenir autonome, capable d'agir par soi-même. Il s'agira de montrer que Musango passe d'une vulnérabilité passive à une « vulnérabilité habilitante⁹ » en apprenant à réagir face aux interpellations qu'elle subit, et devient ainsi une parabole d'un des devenirs possibles de l'Afrique

⁴ Par exemple, un enfant qui a volé quelque chose sur un marché est sur le point d'être battu à mort au nom de Dieu, puisque la vendeuse argue que « Dieu seul sait quels crimes il a commis. », Léonora Miano, *Contours du jour qui vient, op.cit.*, p. 197.

⁵ Judith Butler, *Le Pouvoir des mots : politique du performatif*, Paris, Éd. Amsterdam (trad. Charlotte Nordmann, 2004 [1997])

⁶ Sandra Boehringer, Estelle Ferrarese (dir.), « Féminisme et vulnérabilité », *Corps vulnérables, Cahiers du genre* n°58, 2015, p. 14.

⁷ Cette idée est d'ailleurs avancée, dans un contexte tout autre, par Paul Ricoeur dans « Autonomie et vulnérabilité », dans Antoine Garapon et Denis Salas (dir), *La Justice et le Mal*, Paris, Odile Jacob, 1997.

⁸ Patricia Hill Collins, « La construction sociale de la pensée féministe Noire », p. 135-175, traduit par Anne Robatel, dans Elsa Dorlain (dir.) *Black feminism, Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*, Paris, L'Harmattan, 2008.

⁹ Judith Butler, *Le Pouvoir des mots : politique du performatif, op.cit.*, p. 22.

subsaharienne d'après Léonora Miano. Le roman de Miano, en installant le personnage de Musango, extrêmement vulnérable, dans un contexte violent sur le plan économique et religieux, permet de penser la vulnérabilité linguistique et son possible retournement en puissance d'agir comme une façon de lutter contre d'autres violences et de s'affirmer dans une Afrique subsaharienne en proie à la misère et aux nombreuses « églises de l'éveil ».

Je montrerai que Musango subit d'abord cette vulnérabilité linguistique lorsque sa mère lui retire son nom de fille pour la traiter de « démon », interpellation qui la jette sur les routes. Elle est alors confrontée à des personnages féminins (Kwin, la vieille Musango) qui ont réussi à tirer parti des interpellations qu'elles reçoivent pour gagner en puissance d'agir et en capacité au *care* et deviennent capables de lutter contre la violence de leur milieu. Dans une troisième partie, je verrai que Musango se met à vivre sa vulnérabilité comme potentialité de parvenir à une grande puissance d'agir, et qu'on peut voir en ce personnage une façon de résoudre le complexe postcolonial, qui plonge, d'après Miano, certains Africains ou Afro-descendants dans une position misérabiliste.

Vulnérabilité économique, religieuse et linguistique

La vulnérabilité de Musango est d'abord le fruit d'un contexte postcolonial extrêmement violent. Léonora Miano a raconté que l'idée d'écrire *Contours du jour qui vient* lui est venue en regardant un documentaire sur les enfants sorciers de Congo-Kinshasa en RDC¹⁰ : l'extrême pauvreté poussait des familles à accuser leurs enfants de sorcellerie pour pouvoir les abandonner à la rue. Cette violence économique s'exerce sur Musango, puisque la mère reproche à sa fille le prix des soins médicaux dont elle a besoin. Par ailleurs, Musango subit aussi une violence patriarcale forte, puisque la violence de la mère vient aussi, on le découvre au fil du roman, du fait qu'elle n'a jamais été épousée par son mari, ce qui permet à sa belle-famille de la priver de sa maison quand elle devient veuve. Enfin, l'ensemble du roman dénonce l'emprise des « églises de l'éveil », décrites comme suit au début du roman :

La nuit était chaude et les rues bondées. Après la guerre qui venait de tailler le pays en pièces, les habitants de Sombé recommençaient à vivre, mais pas comme avant. Ce n'était pas pour aller au restaurant qu'ils sortaient. Ils n'allaient pas voir un film, ni se trémousser au rythme des chansons branchées. Ils allaient dans des temples. Il n'y avait plus que cela, partout. Des églises d'éveil, comme on les appelait. Toutes millénaristes, toutes arc-boutées sur les passages les plus effrayants ou les plus rigides du Livre. Ils n'avaient pas l'intention d'aimer leur prochain comme eux-mêmes. Il n'entrait pas

¹⁰ Trésor Simon Yoassi et Léonora Miano, « Entretien avec Léonora Miano », *Nouvelles études francophones*, vol. 25, n°2, Nebraska, Presse universitaire du Nebraska, 2010, p. 101-113, p. 105.

dans leurs projets de trouver ce qui en eux avait été créé à l'image du divin, ce qui était grand et beau, ce qui était lumineux. Tout ce qu'ils voulaient, c'était ériger la noirceur en principe inébranlable. La haine du vivant avait élu domicile dans la cité, et on avait déboulonné tous les lieux de plaisir et de joie¹¹.

La violence que subit la protagoniste est donc le résultat d'une situation postcoloniale dégradée, économiquement et spirituellement. Cependant, le lecteur peut remarquer que cette expérience violente se traduit à même la langue. La petite fille subit en effet des interpellations qui la fragilisent et font d'elle un être vulnérable.

L'interpellation maternelle

Judith Butler, dans *Le Pouvoir des mots*, reprend à Althusser l'idée que l'interpellation constitue le sujet linguistique : c'est parce que nous sommes nommés par autrui que nous commençons à exister en tant que sujet linguistique. C'est ce qui fait, pour elle, notre vulnérabilité linguistique : nous avons besoin de l'interpellation d'autrui pour être constitués en sujet. Cette interpellation constitutive a été fournie à Musango par son père : « C'est lui qui m'a nommée. Musango, comme pour signifier son désir de faire taire le tumulte qui l'habitait depuis que l'amour de sa vie l'avait quitté¹². » Nous intéresse ici l'extraction (« c'est lui qui ») qui souligne le fait que l'acte d'interpellation premier est paternel. Musango, en douala du Cameroun, signifie « la Paix » : cette interpellation première, rattachée au père, sera combattue par la mère à partir de la mort de ce dernier. Car le pouvoir de l'interpellation est double : pour Judith Butler « l'adresse constitue un être à l'intérieur du circuit possible de la reconnaissance et peut aussi par conséquent le constituer en dehors de ce circuit, dans l'abjection¹³. » Puisqu'il constitue le sujet, il peut inscrire celui-ci dans la communauté ou au contraire l'en exclure. De plus, Judith Butler explique que notre vulnérabilité linguistique n'a pas de fin : on peut toujours être renommé, injurié, ce qui nous remet en question en tant que sujet linguistique.

Mais pourquoi les noms que reçoit le sujet semblent-ils, lorsqu'ils sont injurieux, instiller en lui la peur de la mort et l'incertitude quant à ses possibilités de survie ? pourquoi une simple adresse linguistique produirait-elle en réponse une semblable peur ? N'est-ce pas parce que l'adresse rappelle et reproduit les adresses constitutives qui ont donné et continuent de donner l'existence ? Ainsi, faire l'objet d'une adresse, ce n'est pas simplement être reconnu pour ce que l'on est déjà, c'est aussi se voir conférer le terme même par lequel la reconnaissance de l'existence devient possible. On ne commence à « exister » qu'en vertu de cette dépendance fondamentale à l'égard de l'adresse de l'Autre. On « existe » non

¹¹ Léonora Miano, *Contours du jour qui vient*, op.cit., p. 23-24.

¹² Léonora Miano, *Contours du jour qui vient*, op.cit., p. 34.

¹³ Judith Butler, *Le Pouvoir des mots*, op.cit., p. 26.

seulement parce que l'on est reconnu, mais, plus fondamentalement, parce qu'on l'on est *reconnaisable*. Les termes qui facilitent la reconnaissance sont eux-mêmes conventionnels, ils sont eux-mêmes les effets et les instruments d'un rituel social qui décide, souvent par recours à l'exclusion et à la violence, des conditions linguistiques de la formation de sujets viables¹⁴.

Cette ritualisation de l'injure, ce « recours à l'exclusion et à la violence », rappelle ce que subit Musango au début du roman : la jeune narratrice est molestée par sa mère, et cette violence physique s'appuie et s'accompagne d'injures, dans le sens que leur donne Judith Butler, c'est-à-dire d'interpellations capables de révéler la vulnérabilité linguistique de la victime. On lit ainsi : « Tu m'avais rossée de toutes tes forces avant de convoquer nos voisins, afin qu'ils voient ce que tu comptais faire de cet esprit malin qui vivait sous ton toit et se disait ta fille¹⁵. » La mère convoque une foule, ce qui crée ce contexte ritualisant dont parle Judith Butler, tout en rendant collective la violence subie par la petite fille : c'est la dérive d'un peuple tout entier que décrit Miano, pas seulement les agissements d'une mère démente. Celle-ci s'appuie ensuite sur son rôle de mère, censée nommer et reconnaître son enfant, pour au contraire remettre en question cette reconnaissance : en effet, la fin de la citation précédente semble être du discours indirect libre qu'on peut attribuer à la mère. Elle réfute ici l'appellation de « fille » pour y substituer celle d'« esprit malin ». Ces injures prennent sens dans le contexte postcolonial décrit par Miano dans les premières pages du texte : la mère reprend des formules des églises d'éveil qui pullulent partout dans la ville et qui exploitent des superstitions locales pour leur propre bénéfice.

La mère répète ici un autre rituel d'interpellation qui dépossède l'enfant de son nom, et, avec lui, de son statut de fille de sa mère. En effet, on apprend que la mère a amené la fillette chez une voyante qui l'a accusée de porter malheur : « Quelques jours auparavant, une voyante avait confirmé tes soupçons à mon égard. Elle avait dit : *C'est ta fille. Tu crois qu'elle est ton enfant, mais c'est un démon [...] C'est un vampire*¹⁶. » Ici encore, le travail d'appellation est souligné (« c'est un démon », « c'est un vampire ») et vient remplacer une appellation antérieure (« elle est ton enfant »). La dimension ritualisante est présente puisque Sésé, du fait de son statut de voyante, est censée avoir le pouvoir de distinguer, et donc de nommer, les esprits. De plus, le personnage de Sésé incarne aussi le dévoiement spirituel qui caractérise le contexte du roman.

Musango subit alors ce que Judith Butler appelle une « désorientation ». En effet pour Judith Butler, l'insulte est toujours citationnelle, c'est-à-dire qu'elle convoque avec elle un contexte de violence, d'exclusion qui, même s'il n'appartient pas concrètement à la situation d'énonciation, garde le pouvoir d'exclure la victime :

¹⁴ *Ibid*, p. 26.

¹⁵ Léonora Miano, *Contours du jour qui vient*, *op.cit.*, p. 15.

¹⁶*Ibid.*, p. 17-18.

Être blessé par un discours, c'est souffrir d'une absence de contexte, c'est ne pas savoir où l'on est. Il se pourrait même que la blessure du discours réside dans le caractère *non anticipé* de l'acte de discours injurieux, son pouvoir de mettre son destinataire hors de contrôle. La capacité à délimiter la situation de l'acte de discours est compromise au moment de l'adresse injurieuse. Lorsque quelqu'un s'adresse à nous de façon injurieuse, non seulement nous sommes ouverts à un futur inconnu, mais nous souffrons plus encore de ne pas connaître le lieu et l'heure de l'injure : nous subissons, du fait de ce discours, une désorientation. Ce qui se révèle au moment d'un tel bouleversement, c'est précisément la fugacité de notre place au sein de la communauté des locuteurs ; nous pouvons être « remis à notre place » par un tel discours, mais cette place peut être une absence de place¹⁷.

Musango, traitée de démon, est renvoyée à un contexte dans lequel l'existence des démons est reconnue comme cause du malheur des vivants, et combattue, contexte qui a été construit dans tous les esprits par les « églises de l'éveil ». Elle ne peut plus s'appuyer sur le contexte qui a été le sien avant cette interpellation, dans lequel elle tirait son droit d'appartenance à la communauté du fait qu'elle était la fille de sa mère. Le discours injurieux de la mère expose la vulnérabilité linguistique de Musango en lui retirant sa place dans la communauté, car la place des démons est bien « une absence de place ». La mère finit effectivement par exclure Musango, après une suggestion de Sésé :

Après l'avoir écoutée, je t'ai regardée. C'était toi, ma mère. Pas elle. Tu as répété ses paroles, pour m'ordonner de déguerpir aussi loin que possible et de ne plus me présenter devant toi. Je t'ai suppliée de ne pas me rejeter. Alors, tu as hurlé les mots de Sésé que tu avais faits tiens : loin, immédiatement, plus jamais devant toi. Il a bien fallu me soumettre. Je ne tenais pas sur mes jambes. J'étais chétive, alors. Je le suis toujours. Depuis trois jours, tu ne m'avais pas nourrie¹⁸.

Ici encore, le contexte permet l'efficacité de l'insulte, puisque Musango reconnaît à sa mère une position lui donnant le droit de l'exclure quand elle dit « C'était toi, ma mère. » Le redoublement du prédicat (« toi » repris par « ma mère ») montre l'importance de cette position, qui est une position de pouvoir. Musango se reconnaît vulnérable dans la phrase « Il a bien fallu se soumettre. » La forme impersonnelle montre que la jeune fille s'efface comme sujet, qu'elle perd sa puissance d'agir, pour le dire dans les termes de Judith Butler. En ce sens, Musango assume une forme de vulnérabilité liée à sa situation d'enfant, et renonce à se défendre. C'est l'un des motifs au

¹⁷ Judith Butler, *Le Pouvoir des mots*, op.cit., p. 24.

¹⁸ Léonora Minao, *Contours du jour qui vient*, op.cit., p. 19-20.

titre desquels Sandra Boehringer et Estelle Ferrarese critiquent le concept de vulnérabilité, appliqué d'après elles pour réduire la puissance d'agir des femmes :

Le second problème est le fait que la vulnérabilité apparaît au cœur d'un système normatif où se distribue de la puissance d'agir. Elle ne peut se matérialiser que face à une puissance qui menace de s'exercer. Parler de vulnérabilité revient à parler de la puissance d'un autre. Elle est le chiffre de l'existence d'une puissance. Alors, c'est la puissance du corps dit vulnérable (et du sujet dont il est le support) qui est mise en doute, en même temps que la capacité du sujet à se défendre, ou à consentir¹⁹.

Le nom de « démon » appliqué à Musango l'a constitué en sujet démente et ainsi exclue de la communauté. L'utilisation du terme de « démente » plutôt que de « folle » fait le lien entre la façon dont les gens voient Musango et l'appellation donnée par la mère : « Lorsque je suis sortie de notre quartier, on ne m'a guère accordé d'attention. Les gens avaient l'habitude de voir des démentes déambuler nues dans les rues.²⁰ » On voit bien ici que la violence linguistique que subit la protagoniste s'appuie sur une violence religieuse et spirituelle, qui a préparé les gens à l'indifférence et à la haine, violence propagée par les églises de l'éveil.

L'extrême vulnérabilité de Musango en ce début de roman est de l'ordre d'une vulnérabilité linguistique, vulnérabilité linguistique qui ne peut se déployer qu'en raison d'un contexte social et religieux qui prépare la violence : ce qui blesse Musango et la rend impuissante, c'est l'interpellation injurieuse de sa mère que celle-ci reprend en partie aux églises de l'éveil. Ainsi, celle qui aurait dû l'aider à se constituer comme sujet linguistique, à se construire une place dans la communauté la rejette. La vulnérabilité physique de Musango découle de cette vulnérabilité linguistique dans l'ordre de la narration : Musango est certes une petite fille malade, mais cela ne la rendrait pas vulnérable si elle n'était pas injuriée et répudiée par sa mère.

Cette vulnérabilité linguistique est mise en scène à de multiples reprises dans le roman. Ainsi, on comprend que la mère de Musango est elle aussi une figure vulnérable parce qu'en manque d'une interpellation positive, constitutive.

Ewenji, victime d'une violence patriarcale qui se traduit par une absence d'interpellation

À la mort de son compagnon, Ewenji n'est pas reconnue par sa belle-famille et subit la pauvreté. De plus, elle développe une forme de démence liée au fait qu'elle n'a pas été protégée par l'homme qui partageait sa vie,

¹⁹ Sandra Boehringer, Estelle Ferrarese (dir.), « Féminisme et vulnérabilité », art. cit., p. 14.

²⁰ Léonora Miano, *Contours du jour qui vient*, op.cit., p. 22.

ce qu'elle considère comme un manquement à son égard. Musango comprend cette vulnérabilité, et l'associe au fait que son père n'a jamais épousé sa mère, étant resté marié à sa compagne précédente, qui l'avait abandonné : « Papa ne t'avait pas épousée. Sa femme devant la loi et devant Dieu, c'était toujours celle d'avant, la mère de mes frères.²¹ » Cette absence de mariage pose un problème d'interpellation : « Il te présentait en disant : *La mère de ma fille*. Sa femme, c'était toujours celle qui s'en était allée, celle qui l'avait dédaigné, celle dont la fuite avait fracturé son honneur, celle qui était ce rêve qu'il savait ne jamais plus pouvoir rêver.²² » Ewenji n'est jamais présentée aux yeux de son compagnon comme « sa femme », sa situation est toujours subordonnée à celle de sa fille. L'absence du nom d'épouse est bien une absence de place puisqu'elle permet à la famille du compagnon, une fois celui-ci mort, de ne pas venir en aide à Ewenji : vulnérabilité linguistique et vulnérabilité socio-économique se recourent. Vers la fin du roman, dans sa folie, Ewenji demande des comptes à la tombe de son compagnon, ce que Musango commente en ces termes :

Le mort, visiblement, n'a rien à dire. Il n'y a que toi qui n'en aies pas conscience. C'était avant qu'il fallait exiger, refuser de te conformer sans compensation aux désirs d'un autre. Tu t'es oubliée. Tu n'as plus eu que son vocabulaire pour t'exprimer, tu n'as fréquenté que ses amis qui ne souhaitaient en aucun cas devenir les tiens. Dédaignant ta famille, tu ne fis jamais partie de la sienne²³.

Le jeu des pronoms et déterminants possessifs de deuxième et de troisième personnes montre qu'Ewenji est dépossédée de ce qui aurait pu l'inscrire dans la communauté, « vocabulaire », « amis » et « famille ». La vulnérabilité linguistique d'Ewenji qui l'empêche de se constituer en sujet ayant droit de cité, reconduite par son compagnon, remonte pourtant à l'enfance, comme le comprend Musango en rencontrant sa grand-mère, qui adopte tous les enfants abandonnés du quartier, au point de délaisser sa fille biologique, Ewenji :

Je sais tout ce qu'il t'aurait fallu et que tu n'as pas reçu. Je sais ce que c'est que de n'être qu'une bouche à nourrir parmi une multitude d'autres, et jamais une personne. Je sais ce que c'est que d'avoir besoin du regard de sa mère, de sa parole et de ses gestes, pour exister. Je le sais plus précisément²⁴.

Ewenji n'est pas « une personne » aux yeux de sa mère, elle ne se différencie pas de « la multitude » : on peut reconnaître ici un défaut d'interpellation, qui fait qu'Ewenji ne peut pas se constituer en sujet.

²¹ *Ibid.*, p. 21.

²² *Ibid.*, p. 123.

²³ *Ibid.*, p. 241-242

²⁴ *Ibid.*, p. 130.

La vulnérabilité linguistique est donc, d'après Judith Butler, induite par le besoin existentiel d'être nommé, interpellé par l'Autre, et l'insulte met en faillite l'identité du sujet. Pourtant, Judith Butler, dans *Le Pouvoir des mots*, explique que l'interpellation injurieuse, même si elle est à visée humiliante, reste une interpellation, et en ce sens, elle fait advenir le sujet, donnant à la victime de l'insulte les moyens de résister, d'exercer sa puissance d'agir. C'est ce qu'elle nomme « vulnérabilité habilitante » : la vulnérabilité du sujet, c'est-à-dire sa dépendance linguistique à l'égard de l'Autre, peut devenir source de puissance, puisqu'elle constitue le sujet. Dans le roman de Miano, cette constitution du sujet dans l'interpellation injurieuse prend un sens particulier, puisqu'elle rejoint la nécessité de reconstituer le sujet postcolonial, nié ou minoré durant la colonisation²⁵. Plusieurs personnages dans le roman parviennent à tirer des interpellations qu'ils reçoivent leur puissance d'agir, et servent en ce sens de modèle à Musango.

L'interpellation comme moyen de développer sa puissance d'agir

Au fil de son périple, Musango rencontre des femmes qui ont su tirer des interpellations qu'elles ont subies une puissance d'agir qui s'appuie sur une capacité à prendre soin d'autrui (*care*). Ces femmes deviennent pour la petite fille des modèles à suivre.

Kwin, figure du care.

La première personne à secourir la jeune fille est une vendeuse d'igname, très pauvre, nommée Kwin. Elle nourrit Musango et lui donne un endroit où dormir. Kwin est, dans ce roman, une personne habitée par ce que les féministes africaines-américaines ont appelé l'éthique du *care*, et que Patricia Hill Collins décrit ainsi :

L'éthique du *care* se compose de trois éléments indissociables ; d'abord, elle insiste sur le caractère unique de chacun, prolongeant ainsi la tradition de l'humanisme africain ; chaque individu est considéré comme l'expression unique d'un esprit commun, d'un pouvoir ou d'une énergie qui se manifeste dans toute forme de vie. [...] Cette éthique concerne également la place à accorder aux émotions dans les

²⁵ On pense ici au « complexe du colonisé » décrit par exemple par Frantz Fanon dans *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, 1952.

dialogues ; l'émotion indique qu'un locuteur croit à la validité d'un argument. [...] Le troisième élément renvoie à la nécessité de développer la capacité d'empathie²⁶.

Un autre extrait du roman permet de vérifier la présence de ces « trois éléments » dans la façon d'agir de Kwin. En effet, Musango croise de nouveau Kwin à la fin du roman, alors qu'elle est en train de secourir un autre enfant. Pour lui porter secours alors que la foule s'apprête à le molester, elle fait appel aux émotions de chacun et suscite leur empathie : elle parvient à susciter la pitié des auditeurs. Elle raconte ensuite son histoire :

Ce que je fais ici, c'est que j'existe. Pour ce qui est de mon prénom, la femme qui m'a recueillie dans la ravine où ma mère m'avait jetée, avait l'esprit très libre. Aussi ne m'a-t-elle pas nommée selon le Livre, mais selon son désir. Elle m'a appelée Queen. Les gens de ce pays le prononcent comme ils le peuvent, mais c'est cela, mon prénom : Queen. Comme Madame Mulonga l'invite à venir lui rendre visite quand elle voudra, c'est moi que Queen regarde. Elle me dit : Je savais que tu existerais, toi aussi. Ton âme est ancienne, et elle a déjà passé bien des tribulations. Tu sais où trouver ce que tu cherches. Fie-toi à ton jugement, et continue de croire que tu es autre chose que ce qu'on dit de toi²⁷.

Kwin associe le fait qu'elle « existe » au nom qu'elle a reçu, « Queen » – capacité qu'elle attribue aussi à Musango, mais qui semble, dans sa bouche, être le propre de rares individus. Ce nom porte en lui-même la marque de la puissance qu'il donne : il est une interpellation constitutive, habilitante, qui permet à Kwin de dépasser le premier abandon, la première absence de nom que lui a imposée sa mère biologique. Dans la fin de la citation, elle présente Musango comme la matérialisation d'une âme ancienne, ce qui reprend l'une des caractéristiques de l'éthique du *care* décrit par Patricia Hill Collins, puis invite Musango à ne pas se soumettre aux interpellations injurieuses, mais plutôt à prendre appui sur elles pour affirmer sa puissance d'agir. Ici aussi, l'injure subie par Kwin n'est qu'une des violences qu'elle expérimente, et sa vulnérabilité est avant tout sociale : elle a été abandonnée nouvelle-née, en raison d'un contexte économique misérable qui caractérise l'univers diégétique du roman. Pourtant, elle s'appuie sur sa vulnérabilité linguistique pour dépasser ce contexte postcolonial délétère : la notion butlérienne de vulnérabilité habilitante prend un sens historique dans le contexte postcolonial du roman.

La vieille Musango, figure de la « vulnérabilité habilitante. »

²⁶ Patricia Hill Collins, « La construction sociale de la pensée féministe Noire », p. 135-175, traduit par Anne Robatel, dans Elsa Dorlain (dir.) *Black feminism, Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000, op.cit.*, p. 163-165.

²⁷ Léonora Miano, *Contours du jour qui vient, op.cit.*, p. 202.

Tandis que Musango a réussi à échapper à un groupe d'hommes qui avaient fait d'elle une esclave, elle est secourue par une vieille femme énigmatique, qui lui dit, elle aussi, s'appeler Musango, ce qui fait penser qu'elle est une sorte de double de la petite fille. Il est même suggéré qu'elle puisse être une hallucination de la fillette. L'ambiguïté découle de l'énonciation incertaine de ce récit : si c'est bien Musango la narratrice de ce récit à la première personne, une autre pensée, attribuable à un·e narrateur·ice extradiégétique, se fait implicitement jour. La vieille Musango vit dans une grotte après avoir été exclue de son village parce que les habitants la prenaient pour une sorcière : là encore, la vulnérabilité de la vieille dame est une conséquence du climat de haine et de superstition qui est nourri par les églises de l'éveil. Son sort est donc semblable à celui de la jeune Musango. La vieille femme est insultée quotidiennement par les enfants du village, qui lui jettent des cailloux :

Je les vois zigzaguer vers les cases sur pilotis et les entends crier : *La mangeuse d'âme n'est plus toute seule : La mangeuse d'âme a un esprit chez elle ! Oui, une fille toute nue qu'on n'a jamais vue ! Elle doit venir des fonds marins...* Elle ouvre les yeux. Le sourire est toujours là. Elle se lève pour observer les enfants. Certains se retournent. Elle leur fait la grimace et rit aux éclats tandis que les cailloux qu'ils lui lancent avec leurs frondes la manquent. Elle sort pour ramasser les petits cailloux blancs et les aligne avec d'autres, une quantité d'autres qui forment une figurine posée à plat sur la terre noire du fond de la grotte, là où elle range les herbes sèches et les petits piments verts dont elle agrémente ses mets²⁸.

La vieille femme ne réagit pas par la peur face à l'insulte. Au contraire, elle rit, et se moque de ses agresseurs par la grimace. Elle parvient même à se servir de l'insulte pour augmenter sa puissance d'agir :

Elle s'approche de la figurine, et désigne les cailloux : *Voici les pierres de la lapidation, le rejet, l'injustice. Tout cela n'est plus rien qu'une forme sur le sol, que j'ai parfois plaisir à contempler en me disant : Tu es puissante, femme, puisque tu peux désamorcer la haine pour en faire cette figure inoffensive et attachante. Je regarde ces cailloux blancs, et je suis en paix. Je suis entière*²⁹.

Les pierres qu'on lui envoie symbolisent à ses yeux « la lapidation, le rejet, l'injustice ». Si sa situation était identique à celle de la petite Musango, on pourrait estimer que ce rejet et cette injustice équivalent à des interpellations injurieuses. De ces pierres, elle fait une figure féminine et analyse elle-même son geste comme un gain de puissance, comme une façon de retourner la « haine » en « figure inoffensive et attachante » : par ce geste, elle parvient à devenir « entière ». Cette expérience semble tout à fait représentative du retournement de l'insulte en puissance d'agir que décrit Judith Butler :

Le nom utilisé pour nous appeler ne nous fige pas purement et simplement. Recevoir un nom injurieux nous porte atteinte et nous humilie. Mais ce nom recèle par ailleurs une autre possibilité : recevoir un

²⁸ *Ibid.*, p. 127.

²⁹ *Idem.*

nom, c'est aussi recevoir la possibilité d'exister socialement, d'entrer dans la vie temporelle du langage, possibilité qui excède les intentions premières qui animaient l'appellation. Ainsi une adresse injurieuse peut sembler figer ou paralyser la personne hélée, mais elle peut aussi produire une réponse inattendue et habilitante. Si faire l'objet d'une adresse, c'est être interpellé, une appellation offensante risque aussi d'engendrer dans le discours un sujet qui aura recours au langage pour la contrer³⁰.

Si la vieille Musango n'a pas à proprement parler « recours au langage » pour contrer l'insulte des enfants, son geste créatif devient une forme de message à partir du moment où il est explicité à la petite Musango, d'autant plus si on estime que la vieille Musango est une sorte d'allégorie forgée par l'esprit de l'enfant pour analyser son sort, ce qui est suggéré dans la suite du roman. Ce passage du roman peut aussi être interprété au niveau symbolique, et ceci d'autant plus qu'il ressemble à une mise en abyme de l'itinéraire de la petite Musango et prend ainsi des allures de parabole : la vieille Musango serait l'image de l'espoir d'un retournement de la violence et d'une amélioration de la situation de l'Afrique subsaharienne, à condition de puiser dans l'injure de la colonisation sa capacité à se reconstruire..

La vulnérabilité linguistique devient alors une possibilité de puissance, comme l'expliquent Sandra Boehringer et Estelle Ferrarese : « Il importe d'insister non seulement sur le fait que l'exposition à la puissance d'autrui ne signifie pas impuissance propre, mais encore sur l'idée qu'une grande part de nos capacités se déploie *contre*, à partir d'une vulnérabilité³¹. » C'est parce qu'on se découvre vulnérable sous l'insulte qu'on parvient aussi à se découvrir puissante, capable de créer, ce qui prend un sens particulier dans le contexte postcolonial du roman, puisque la vulnérabilité habilitante devient le moyen de se reconstruire et de reconstruire une Afrique subsaharienne blessée.

« Vulnérabilité habilitante » et dépassement du trauma postcolonial

Je vais maintenant montrer comment la petite Musango, à l'image de la vieille femme qui porte un nom identique, parvient à retourner l'appellation injurieuse de sa mère, qui l'avait rendue extrêmement vulnérable, en puissance d'agir. Dans le contexte postcolonial du roman, la théorie de Butler prend un sens historique et dépasse la constitution du sujet individuel : *Contours du jour qui vient* permet d'envisager cette vulnérabilité habilitante comme un espoir collectif de redéfinition des sujets anciennement colonisés.

³⁰ Judith Butler, *Le Pouvoir des mots*, op.cit., p. 22-23.

³¹ Sandra Boehringer, Estelle Ferrarese (dir.), « Féminisme et vulnérabilité », art. cit., , p. 15.

La deuxième confrontation à la mère.

Musango finit par retrouver sa mère, et cherche alors la réconciliation. Cependant, la réaction de la mère se fait de nouveau injurieuse : « Tu recules d'un pas pour hurler : *Où étais-tu passée, ne sais-tu pas que je t'ai cherchée ? Ce n'est pas parce que je t'ai chassée que tu pouvais te permettre de disparaître ainsi. S'il y a bien une chose au monde qui soit à moi et rien qu'à moi, c'est ta misérable vie*³² ! » Comme au début de l'itinéraire du personnage, la mère de Musango tente d'assigner cette dernière à une place de subalterne, de réactiver sa grande vulnérabilité, par des termes injurieux (« ta misérable vie »). Cependant l'enfant, forte de son expérience et de ses rencontres, ne réagit pas cette fois par la soumission. Au contraire, elle décide de se construire au-delà de cette relation destructrice. Voici les derniers mots du roman :

Il ne faut pas pleurer, geindre inlassablement et perdre au bout du compte la cause même du chagrin. Il faut se souvenir, et puis il faut marcher. Je parle aussi de toi. Toutes ces années, j'ai cru que tu ne m'avais rien donné. Ce n'était pas vrai. Tu m'as donné ce que tu as pu, et ce n'est pas sans valeur. Tu m'as indiqué sans en avoir conscience la voie à ne pas suivre, et je chéris ce savoir que je tiens de toi. Tu vois, maman, à présent c'est mon tour de vivre. J'ai gravi la montagne. Je me tiens maintenant sur l'autre versant du désastre qui n'est pas, comme je l'ai cru, la totalité du lien qui nous unit. Il était seulement comme mon abécédaire, mon tout premier manuel de vie. J'en lirai d'autres encore. Je prends la main de Mbalè, et c'est le cœur ardent que j'étreins puissamment les contours du jour qui vient³³.

Musango parvient ici à tirer profit de ce que lui a donné sa mère, tout en en assumant l'aspect néfaste, puisqu'elle le conçoit comme un « désastre ». La métaphore de l'abécédaire permet de faire le lien entre l'apprentissage délivré par la mère et le langage : c'est bien, selon Judith Butler, le rôle de l'appellation, même injurieuse, que de faire exister le sujet linguistique. Dans sa vulnérabilité à l'appellation, dans sa dépendance existentielle à Autrui, et plus précisément ici à sa mère, Musango découvre sa propre existence, c'est-à-dire sa puissance d'agir. Le rôle de Mbalè dans cette découverte d'elle-même est important. Mbalè, dont le nom signifie « vérité » en douala du Cameroun, est un petit garçon adopté par la grand-mère de Musango, auprès de laquelle la petite fille a trouvé refuge. Ce passage décrit symboliquement une Afrique cessant d'être considérée comme un poids pour se voir reconnue dans son pouvoir de rebond, à condition d'écouter Mbalè, la vérité, c'est-à-dire, j'y reviendrai, d'accepter les pages les plus sombres de l'histoire coloniale.

Mbalè permet à Musango de réinterpréter son nom, ou, pour le dire avec les mots de Judith Butler, de recontextualiser l'appellation : « Mbalè me pose une main délicate sur l'épaule, et m'interroge gravement : *Que veux-tu faire à présent, Musango ? C'est la première fois qu'il prononce mon nom*³⁴. » Cette scène a lieu juste après la seconde rencontre avec la mère. Ce nom de Musango, qui avait été donné à la petite fille par son père, avait correspondu à une façon pour cet homme d'apaiser ses propres démons, Musango signifiant « la paix ». On

³² Léonora Miano, *Contours du jour qui vient*, op.cit., p. 244.

³³ *Ibid.*, p. 248.

³⁴ *Ibid.*, p. 245.

sait que cet espoir de paix du père a été mal satisfait, puisqu'il est resté hanté par l'abandon de sa première femme. Dans la bouche de Mbalè, le nom de Musango se met à avoir une nouvelle signification, et permet à la petite fille de trouver la paix. Judith Butler analyse comme suit le phénomène de recontextualisation des appellations :

L'intervalle qui sépare différentes occurrences d'un même énoncé rend non seulement possible la répétition et la resignification de cet énoncé, mais indique de plus comment des mots peuvent, avec le temps, être disjoints de leur pouvoir de blesser et recontextualisés sur des modes plus positifs³⁵.

Le besoin d'être nommé par Autrui et la possibilité d'être toujours renommé constitue notre vulnérabilité linguistique, mais aussi notre puissance d'agir, puisque chaque appellation reçue peut créer des réactions variées en fonction du contexte : ici le nom de Musango, qui n'a pas porté chance à la petite fille jusque-là, qu'on aurait même pu interpréter comme un trait d'ironie vu la violence qu'elle subit, se met à signifier réellement la paix de l'âme pour celle qui le porte.

La situation postcoloniale.

Revenons sur les deux premières phrases du paragraphe final du roman : « Il ne faut pas pleurer, geindre inlassablement et perdre au bout du compte la cause même du chagrin. Il faut se souvenir, et puis il faut marcher. » La forme impersonnelle, le présent gnominique et le modalisateur de devoir permettent de comprendre que la portée de cette phrase dépasse l'histoire personnelle de Musango. Si l'on connaît les positions de Léonora Miano quant à la situation des Subsahariens et des Afro-descendants, on peut lire l'histoire de Musango comme une allégorie de la situation africaine. Dans *L'Impératif transgressif*³⁶ se trouve retranscrite une conférence intitulée « Parole due » qui expose la nécessité de nommer, selon des mots choisis par des Subsahariens, la déportation transatlantique qu'ils ont subie. Elle refuse l'expression de « traite négrière » parce que le terme de « traite », qui pouvait, historiquement, s'appliquer au commerce de n'importe quel objet, entérinait la réification des futurs esclaves, et parce que les personnes déportées ne se considéraient pas comme « Nègre », ni même « Noir ». Elle fait appel à « des personnes ayant compris que la première réparation à espérer pour une Afrique subsaharienne meurtrie par le passé ne viendra pas de l'extérieur. Cela passe aussi par la capacité à user de mots justes pour se dire à soi-même.³⁷ » L'attention de Miano aux « mots justes » rejoint la réflexion de Judith Butler sur l'interpellation et les discours de haine. D'après Léonora Miano, les personnes déportées ont été, sont encore, insultées, ou en tout cas

³⁵ Judith Butler, *Le Pouvoir des mots*, op.cit., p. 38.

³⁶ Léonora Miano, *L'Impératif transgressif*, Paris, L'Arche, 2016.

³⁷ *Ibid.*, p. 151-152.

déconsidérées, par l'expression de « traite négrière ». Cette appellation les rend vulnérables, engendrant chez certains un complexe d'infériorité, une forme de racisme intériorisé. Il réactualise le contexte du racisme institutionnalisé, cautionné par la science de l'époque coloniale, puisque le terme « Nègre » s'appuyait sur toute une théorie des races et de la hiérarchie des races. Cependant cette appellation, en même temps que la vulnérabilité, permet au sujet d'agir, et donc de se créer une autre place que celle générée par l'insulte. Ainsi l'écrivaine propose le terme de « Maafa », qui signifie « la grande catastrophe » en Swahili. Miano invite les Subsahariens et les Afro-descendants à se réapproprier leur histoire, à la décrire selon leur point de vue, dans le but de sortir de la place subalterne qui leur est imposée par des termes réificateurs et racistes. On pourrait dire qu'elle les invite à devenir sujets de l'Histoire et non plus objets. De la même façon, Musango devient forte et assurée en s'appuyant sur les interpellations maternelles qui la poussaient pourtant à la soumission et la vulnérabilité. La petite fille cesse d'attendre que sa mère change, que sa mère la reconnaisse ; de même Miano invite les Subsahariens à accepter que « la première réparation à espérer pour une Afrique subsaharienne meurtrie par le passé ne viendra pas de l'extérieur » pour s'appuyer plutôt sur leur propre puissance d'agir.

Conclusion

La vulnérabilité évidente de Musango, petite fille abandonnée et malade dans un contexte postcolonial violent, s'assortit dans le roman de sa vulnérabilité linguistique, puisqu'elle souffre avant tout du manque de reconnaissance maternelle, reconnaissance qui devrait passer par des appellations capables de faire à la petite fille une place dans la communauté. Cependant, Musango parvient à faire de cette vulnérabilité une force de résistance, et même une capacité créative : elle devient celle qui dessine les « contours du jour qui vient », qui construit un avenir. En ce sens, elle semble bien réaliser la « vulnérabilité habilitante » décrite par Judith Butler dans *Le Pouvoir des mots* : parce que l'interpellation, même injurieuse, fonde le sujet linguistique, elle lui donne la puissance d'agir dans le même temps qu'elle lui prouve sa vulnérabilité, c'est-à-dire son besoin d'être reconnu par Autrui pour exister. Le roman de Miano, parce qu'il se déroule dans un contexte postcolonial économique et religieux extrêmement violent, fait de cette vulnérabilité habilitante une façon de dépasser les autres vulnérabilités, et de reconstruire l'Afrique subsaharienne blessée.

En effet, la vulnérabilité habilitante que figure Musango peut être lue comme une parabole, dans le sens où la petite fille peut incarner l'un des sorts possibles de l'Afrique subsaharienne : c'est une idée que Léonora Miano développe dans ses essais. Les Subsahariens et les Afro-descendants, eux aussi victimes d'interpellations injurieuses pendant la période coloniale et après, peuvent se ressaisir des termes qui leur sont appliqués pour en

tirer une puissance d'agir, c'est-à-dire le pouvoir d'agir autrement qu'en acceptant la position subalterne, vulnérable, dans laquelle l'appellation injurieuse tente d'emprisonner le sujet.

La vulnérabilité physique de Musango n'est en rien résolue à la fin du roman puisque la petite fille est toujours chétive et malade ; pourtant, elle est sûre d'elle-même et en paix : c'est que sa faiblesse tenait avant tout à sa vulnérabilité linguistique, qui faisait d'elle une victime assumée. Dès lors qu'elle transforme cette vulnérabilité en vulnérabilité habilitante, sa faiblesse physique semble ne plus compter : on peut y voir la confiance de Léonora Miano dans la langue, et la conviction que tout sujet se construit avant tout dans le langage ; et puisque la langue appartient à tous, il appartient à chacun, et particulièrement à ceux qui ont été insultés, de s'en saisir pour en faire une force propre. La vulnérabilité est constitutive du sujet linguistique : c'est parce qu'il se construit dans le langage partagé avec l'Autre qu'il souffre de l'injure ; mais c'est aussi par cette vulnérabilité qu'il devient capable d'agir par lui-même, au-delà de toute assignation, et de transformer le monde dans lequel il vit.